

Pour celles et ceux que ça peut intéresser, mon intervention de samedi, dans le cadre de citoyens résistants. Bonne journée. Alain

En finir avec les méfaits environnementaux du capitalisme

Partir de la définition de l'Anthropocène, notion popularisée par le chimiste de l'atmosphère, Paul Crutzen, à la fin du XX^e siècle, pour qui nous serions entrés dans une nouvelle ère géologique succédant à l'holocène, ET caractérisée par le fait que l'espèce humaine, son activité, serait devenue une force géologique majeure capable de bouleverser les équilibres antérieurs du système-Terre.

En ce sens, ce qui nous arrive n'est pas une simple crise environnementale mais une révolution géologique d'origine humaine. L'Anthropocène représente un point de bifurcation dans l'histoire de la Terre et du vivant humain et non humain.

Avec l'Anthropocène, de nouvelles controverses sont apparues, non seulement sur la fixation du début de l'Anthropocène (avec le début de l'homo sapiens ou au début de la révolution industrielle ?) mais aussi sur les causes de l'Anthropocène. Certains ont parlé de Thanatocène (pour indiquer le rôle de la guerre dans la destruction systématique de l'environnement et du vivant, d'une culture de la destruction), d'autres de **Capitalocène pour indiquer que le changement de régime géologique est le fait du capital et du capitalisme plutôt que de l'homme en général (ou de l'espèce humaine).**

Parler de Capitalocène revient à dire que l'Anthropocène est le résultat d'un long processus historique d'exploitation des hommes et du globe qui commence au XVI^e siècle avec le capitalisme marchand puis avec le capitalisme industriel.

Pour simplifier, disons que le capitalisme se caractérise par l'accumulation du capital, par les guerres, la prédation et l'exploitation des ressources naturelles, des matières premières et des hommes (par exemple à travers l'esclavage et le commerce triangulaire). Et cette prédation sur les ressources a pris, à partir des années 1950, une dimension nouvelle que l'on appelle la « grande accélération » qui touche à la concentration atmosphérique de CO₂, de protoxyde d'azote, à la démographie, à l'augmentation de la température moyenne à la surface du globe, à la perte des forêts tropicales, aux grandes inondations, à l'acidification des océans et la montée des mers aussi du nombre de véhicules motorisés ou de la population urbaine (En 2022, on estime que 57 % de la population mondiale vit en ville)...Au cours du XX^e siècle, la consommation d'énergie a été multipliée par 10, l'extraction de minéraux industriels par 27, celle de matériaux de construction par 34. En ce sens, le

capitalisme est extractiviste comme il est productiviste et consumériste. Et cette extractivisme aujourd'hui représente la moitié des émissions de gaz à effet de serre et plus de 90% de la perte de la biodiversité comme du stress hydrique.

Par exemple, pour chaque tonne de lithium extraite (dont a besoin pour nos batteries de tel par ex), deux millions de litres d'eau s'évaporent.

Tout ça pour dire que le titre de cette conférence sur les méfaits environnementaux du capitalisme me semble bien trop faible par rapport à ce que nous vivons, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une simple crise environnementale que nous pourrions finalement résoudre à travers un capitalisme relooké (sauce Macron), voire d'un simple green new deal (sauce EELV)...mais d'un véritable **écocide planétaire**.

Cette notion est pour la première fois employée dans les années 1970, à propos de l'utilisation massive d'herbicide par l'armée des États-Unis pendant la guerre du Vietnam et qui avait pour but de détruire les forêts vietnamiennes et les cultures de riz permettant aux combattants viêt cong de se cacher et de se nourrir. Et c'est bien de cela dont il s'agit aujourd'hui puisque nous sommes en train d'assister, entre autre, à la 6^e extinction des espèces.

Ce dont nous parlons relève, de ce que les collapsologues appellent, un **effondrement systémique**, dont nous mesurons déjà les conséquences un peu partout dans le monde. Rien que ces derniers mois : Au Pakistan et en Inde, la température a dépassé les 50° au mois de mai, en France une vingtaine de départements sont en alerte sécheresse, en Californie la saison des feux a déjà redémarré, inondation au Canada, tempête de sable en Irak et en Iran...etc...

Alors s'il faut en finir avec ce capitalisme écocidaire, nous savons aussi qu'il est très difficile de sortir d'un modèle dont nous sommes par bien des cotés addictes (dépendants). Vous connaissez cette phrase de Jean Ziegler « il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ». Pendant la pandémie de la Covid, on a beaucoup entendu dire que le monde d'après serait différent du monde d'avant, que nous avons enfin compris, que la transition était nécessaire (c'est ce que nous a encore vendu Macron durant la campagne électorale), et pourtant, force est de constater, aujourd'hui que rien n'a changé, le monde d'après ressemblant étrangement au monde d'avant.

On continue à ne réfléchir la situation mondiale qu'en termes de croissance, on se réjouit que le transport aérien redémarre ou le tourisme de masse ou que les indices boursiers n'aient jamais été aussi élevés, à telle enseigne que **l'année 2021 a vu un rebond des émissions de CO2, de plus de 6%** et ce malgré les restrictions d'activité. Si on regarde du coté des monarchies

pétrolières, au premier trimestre 2022, l'économie saoudienne a enregistré une croissance de 9,6 %, du jamais-vu depuis dix ans. Signe de l'embellie du secteur pétrolier, la capitalisation du pétrolier Aramco, qui a enregistré un bénéfice net de 39,5 milliards de dollars sur le seul premier trimestre 2022, est devenue la plus élevée au monde, repassant devant le géant américain Apple.

Quant à nos énergéticiens français, ils ne se portent pas plus mal puisqu'ils affichent des résultats exceptionnels, avec 14 milliards d'euros de bénéfices nets pour TotalEnergies en 2021 et 3,7 milliards pour Engie. Et n'attendons pas de Total qu'il se désengage des combustibles fossiles dans la mesure où ces derniers dégagent des profits plus importants que les énergies renouvelables (taux de rendement de 15 à 20% pour le pétrole contre 4 ou 5% dans l'éolien ou le solaire). (Au niveau mondial, les profits générés par la flambée des prix du pétrole et du gaz s'élèvent à 180 milliards d'euros).

Par rapport à ce constat, nous savons ce que nous devrions faire : réduire nos émissions de CO2 de manière drastique (ce qui veut dire moins de mobilité et de transport et en l'occurrence s'agissant de Total nationaliser l'entreprise et faire en sorte que sa production de pétrole et de gaz soit rapidement réduite à zéro : en ce sens nous devrions mettre fin à la propriété privée des combustibles fossiles et rompre avec notre dépendance toxique au niveau climatique comme au niveau géopolitique - on le voit avec la guerre en Ukraine), favoriser l'agro écologie, la décroissance, démétropoliser (réduire la taille de nos villes) et désurbaniser la Terre, privilégier les low tech, construire des petits systèmes résilients à l'échelle locale (comme par ex; les villes en transition ou les Amap), favoriser la sobriété et réduire nos niveaux de consommation de ressources, réduire les inégalités...tout cela est connu et largement documenté et **pourtant le capitalisme tient bon et ne s'est jamais aussi bien porté si on s'en tient aux seuls dividendes distribués par les multinationales.**

Comment expliquer cette situation et pourquoi est-il aussi difficile d'en finir avec le capitalisme ?

A cela plusieurs explications :

- il y a d'abord le déni, un déni collectif et individuel. Comme l'explique Jean Pierre Dupuy (pour un catastrophisme éclairé) « Nous tenons la catastrophe pour impossible dans le même temps où les données dont nous disposons nous la font tenir pour vraisemblable et même quasi certaine (...) Ce n'est pas l'incertitude, scientifique ou non, qui est l'obstacle, c'est l'impossibilité de croire que le pire va arriver ». Nous ne serions pas équipés au niveau cognitif pour percevoir ou nous faire une représentation des menaces systémiques et à long terme. Nous savons que la logique extractiviste, consumériste, qui pille la planète, n'est pas

soutenable mais nous ne croyons pas que le pire va arriver (et même s'il est là à nos portes).

- selon l'anthropologue Stefane Boni, notre passivité face à l'urgence climatique serait liée à notre dépendance du confort qui conditionne notre rapport au monde et nous rendrait plus vulnérable
- mais il faut surtout, à mon sens, insister sur les formidables capacités d'adaptation du capitalisme (en particulier pour ce qui concerne le réchauffement climatique la croyance dans les techno sciences pour trouver les solutions) mais aussi dans **l'énorme pouvoir de séduction et d'emprise du capitalisme 2.0**, du capitalisme numérique qui tend à nous rendre dépendants de l'Empire des Gafams : qui sont non seulement une puissance économique et financière - leur CA représente l'équivalent du PIB des Pays Bas - mais qui ont également pour objectif de construire une autre réalité (augmentée, virtuelle), une réalité où nous livrons sans résistance des fragments entiers de nos données personnelles et où nous consentons finalement à un quotidien gouverné par des algorithmes. Ce que Bernard Stiegler appelait la perte des savoir-vivre avec le consumérisme et la perte des savoir-penser avec la gouvernance algorithmique (à partir de données massives on cherche à anticiper et à modéliser nos comportementaux).

Je voudrais terminer avec ces mots d'A.Gorz, écrit il y a 40 ans déjà, dans les chemins du paradis : « Il est des époques où, parce que l'ordre se disloque (...) le réalisme ne consiste plus à vouloir gérer ce qui existe mais à imaginer, anticiper, amorcer les transformations fondamentales dont la possibilité est inscrite dans les mutations en cours ». Nous en sommes toujours là, à tâtonner, tout en sachant qu'il ne faut pas attendre du capitalisme, les solutions aux désordres qu'il cause et qui sont liés, dans les pays les plus riches, dont la France, à nos niveaux vertigineux de consommation de nos ressources écosystémiques. Il y a urgence à retrouver le sens de la mesure.